

Basilic

N°69 spécial *DÉSIR* du PRINTEMPS DES POÈTES



De quel désir la poésie est-elle le mouvement ? Et au delà d'elle – de quel désir l'écriture est-elle l'enjeu ? Toute écriture n'est-elle pas désir et persistance dans le désir tant l'achèvement – la consommation ! – lui est néfaste ?

Cette année, alors que le Printemps des poètes en appelle au *DÉSIR*, voilà que nous nous retrouvons amputé de la présence amicale et fidèle de **Bernard Noël**, un écrivain dont toute l'œuvre semble mue, innervée, aimantée par la question du désir.

Son œuvre reste présente, à portée de notre attention, mais l'absence de son visage attentif, de ses mains fraternelles, de sa parole questionnante laisse un trou. Un manque d'autant plus éprouvant que nous pensions sa vigilance nécessaire en ces temps de fatigue et d'épreuve.

Une vigilance qu'impose la seule énonciation du mot *DÉSIR*.

Nous savons bien à quel point le capitalisme marchand ne cesse d'en agiter les sortilèges pour nous tenir captifs des mirages de la consommation. Ses techno-prophètes l'ont truffé d'algorithmes afin de faire conjuguer le sentiment de notre plus grande liberté avec la réalité de notre totale soumission. Même le plus intime y est soumis. Ce que nous avons cru être la force vive de notre désir de vivre. Toute écriture du désir y est écriture de prostitution, pornographie, écriture qui met sur le marché sa propre chair.

C'est dans ce combat-là que l'absence de Bernard Noël laisse un vide dangereux. Lui qui n'avait pas hésité,

dans *Le Château de Cène*, à prendre la pornographie à contre-pied, pour dire la violence que la guerre d'Algérie imposait aux corps et aux consciences.

Pouvons-nous encore nous revendiquer des puissances de ce mot qu'en des temps pourtant pas si anciens nous disions révolutionnaires ?

Tout de lui ne nous a-t-il pas été pillé et jeté au bûcher des vanités ?

Peut-être la seule manière que nous avons d'en conserver l'allant est-elle de justement revendiquer un désir qui ne va que d'aller. Toujours en état de désir – et donc privé de l'avachissement de la consommation ? Un désir sans fin qui ne serait que faim ?

Ainsi nous est venu de composer cette livraison du *Basilic* de fragments de textes titillant le désir piochés dans le catalogue des éditions L'Amourier.

Bernard Noël y a bien sûr sa place de balise.

Dans un texte intitulé *Le Dieu des poètes* qu'il écrivit à la mort du poète Christian Guez, il notait :

Lire n'est pas consommer ; regarder n'est pas consommer ; écouter n'est pas consommer : c'est faire en soi le geste originel pour être le sens qui en découle.

Poursuivant dans le sens de ce geste originel, il ajoutait : *Le Dieu des poètes rature dans le mot Dieu toute la finalité au profit du seul lever.*

L'éternité ne serait-elle alors que le nom du désir dans la plénitude d'un éternel se lever ?



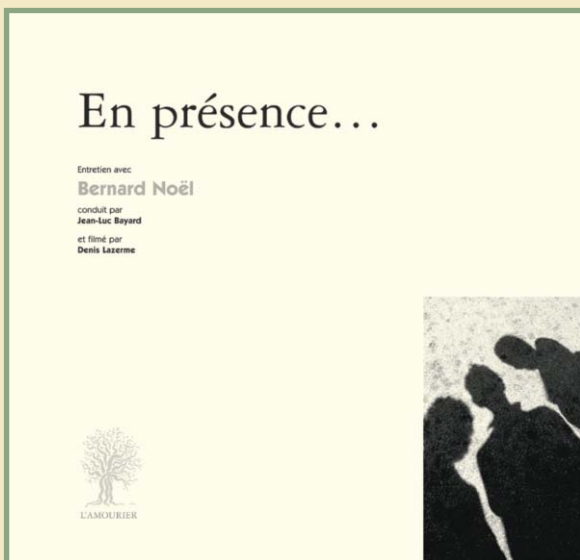
Avec Bernard Noël...

La mort seule vient transformer le *“work in progress”* de Joyce en œuvre.

Bernard Noël, notre ami, est mort. Quand j’ouvre la porte du jardin de derrière, je le vois en jardinier. Il pousse une *“brouette”* pleine de fleurs. Ses livres.

Parmi ces derniers, il en est un qui réunit Bernard Noël et Jean-Luc Bayard sous l’œil de la caméra de Denis Lazerme. Au final un livre d’entretien, réalisé à partir de quinze heures de rushes revus par les auteurs, auquel est joint le DVD du film. Ce livre original, les éditions L’Amourier l’ont publié en 2008.

Avec cet *En présence...* on est devant un homme, un poète en perpétuel éveil face au danger que court l’écriture: s’enivrer d’elle-même et battre tellement à son rythme qu’elle finisse par appartenir à sa musique et plus au drame dont elle est sortie. Or c’est seulement à partir de ce point de douleur que les écrits sont susceptibles de nous toucher. Car c’est cela que nous voulons: une poésie dont il importe peu qu’elle s’écrive en prose ou en vers mais dont il est essentiel qu’elle nous livre des présences. Cela qui nous renverse encore. Dans l’inespéré.



J’ai choisi deux passages dans ce livre, deux extraits où il est question de l’écriture et du désir, du désir d’écrire, de ce *“désir naturel”* qui vouait Bernard Noël à poursuivre jusqu’à ce qu’arrive la fin, à écrire donc, à faire tourner l’écriture comme une clé qui ouvrirait la porte du temps. Derrière elle, il n’y a plus de passé puisqu’elle ouvre sur un devant, celui du présent. Où poursuivre: *“un œil ouvert... un œil fermé”*



© Maxime Godard

BN [...] L’imagination est capable de tout... Qu’est-ce que l’image mentale? Autrement dit que sont les images qu’on ne voit pas, et qu’on forme mentalement? L’écriture voit. L’écriture voit ce qu’on ne voit pas... Elle produit du *“voir”* invisible... Comme des reflets rapides dans la nuit...

JLB *Que voit l’écriture? Quoi l’emporte? Et vers quoi?*

BN Je serais tenté de dire que l’écriture est portée par l’écriture... ce qui a l’air d’une tautologie idiote... L’écriture, il est vrai, a besoin d’un déclencheur. Lequel est sans doute le désir. Mais cela me paraît trop facile. Le désir d’écrire ne produit pas nécessairement de l’écriture... Le désir ouvre l’espace et lui donne une forme que l’écriture va combler... Voilà ce qui m’intrigue: qu’est-ce que l’écriture vient combler à l’extérieur? Et ce comblement va se transformer en un livre suite à un appel prolongé qu’on peut en effet baptiser *“désir”*. Mais alors qu’est-ce *“désir”*? Le point d’application peut-être d’une certaine dépense d’énergie... Pourquoi dépenser son énergie à cet endroit-là? Sans doute parce qu’il s’en suit un plaisir... Le plaisir d’écrire... Un moment, le désir d’écrire et le plaisir d’écrire se confondent. L’un entraînant l’autre. Je n’arrive pas à expliciter cette dynamique... Je la sens, je la vois, j’y participe même... Je n’arrive pas... à la voir dans son ensemble. Je te disais hier qu’on rentre dans un tableau par un détail... Je ne vois pas par quel détail entrer ici dans la saisie de l’ensemble...

Plus avant dans l’entretien, alors qu’il parle de Nerval, Bernard avoue avoir *“beaucoup rêvé sur les modèles d’Aurélia, Adrienne, et peut-être Sylvie...”* ce qui lui donne l’occasion d’une digression...

BN Je pense à un autre texte, abandonné lui aussi, qui s'intitule *Ma vie sans moi*, où je voulais justement réfléchir sur la nature du désir... D'où vient cet élan parfois impératif, qui n'est pas seulement sexuel, mais qui, dans sa forme sexuelle, devrait justement permettre d'en saisir plus aisément la nature... alors qu'elle y demeure insaisissable. Il y a là une espèce de dérégulation fondamentale, qui peut-être m'a fait écrire *La Maladie de la chair* et explique son allure autobiographique... Ce que je cherche ici, et qui reste obscur, est en rapport avec la confiance d'une amie. Elle m'a expliqué, un jour, que le plaisir entre femmes était interminable à la différence du plaisir masculin interrompu par sa satisfaction. J'ai toujours détesté la satisfaction à cause de cette confiance qui la rendait minable. Deux femmes, disait-elle, peuvent s'aimer toute la journée à travers tout ce qu'elles font, ce qui évidemment est très désirable. Elle m'a appris aussi la différence entre l'amour les yeux fermés et les yeux ouverts. L'un ludique et l'autre fusionnel. Ce qui est intéressant rapporté à l'écriture.

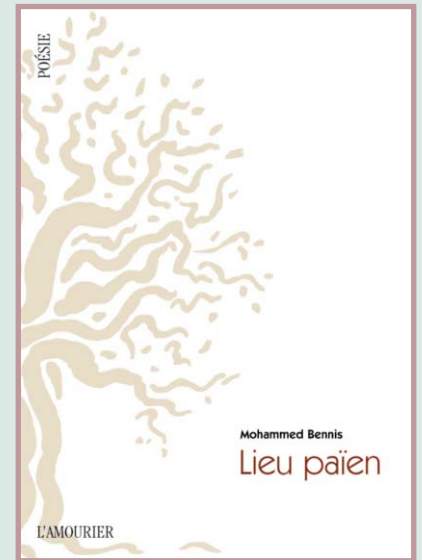
En présence...

éd. L'Amourier, 2008. 30,00 €
entretien avec Jean-Luc Bayard filmé par Denis Lazerme (dvd joint au livre).



Texte choisi et présenté par Michel Séonnet

Les poètes peuvent-ils exister/sans une fraternité qui les réchauffe/le long des sentiers perdus / Que peuvent-ils protéger/sinon la sève du chant? écrit **Mohammed Bennis** dans *Lieu païen*, publié en 2003. Que ces textes d'un poète marocain soient traduits en français par Bernard Noël et que l'un des recueils en soit dédié au grand poète syrien Adonis, dit bien dans quelle ouverture – dans quel écart – se situe cette poésie. Résolument “moderne”. Résolument “arabe”. Au-delà de toute recherche de beauté ou de sens, le poème est, pour Mohammed Bennis, le lieu où la langue joue sa propre survie. Que ce soit face aux carcans coraniques de la poésie arabe ou face à la marchandisation, à l'utilitarisme de la langue française. Le poème est le lieu où la langue résiste. Et le désir aussi – qui est l'otage premier des entraves “morales” et des marchandisations imposées.



Canicule de la mer

9

Une eau naît dans un bassin d'eau
surface et reliefs rivalisent dans la genèse de la chaleur

Rires derrière des roches
Des femmes nues sortent de la mer
Les mots ont un lait dont la saveur se cache
entre sanglots
et sanglot

Lui résidait
sur la descente accueillante
et il n'oubliait pas que la mer
fait revenir les morts

Donc

.../...

Je rendrai hommage aux creux
qui sculpte la danse
d'un corps de roc
à un corps de l'eau
Des espaces se consolident
d'enraciner la tempête
et tu descends vers des zones douloureuses
où le désir se dénude

Poison
À toi les mots
dévorés par la marche
vers ton coucher
dès qu'il rejoint
les orbites du crépuscule
Fais confiance à ton souffle
puis élance-toi
en toute nudité
parmi les tranches de la lumière
Le feu commence de front
et divulgue sa souveraineté
Le silence est égal aux rires
Des goélands creusent dans ta poitrine
la chronique de leurs mouvements
Les strates de l'oubli sont feutrées
et les tatouages du veilleur
ont tous la même valeur

Lieu païen

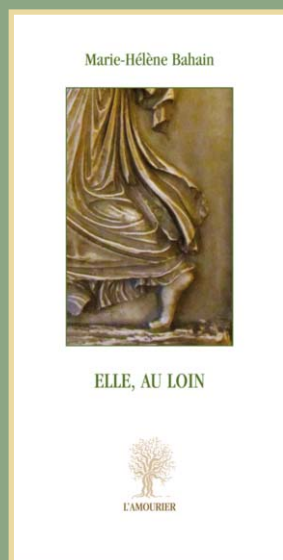
éd. L'Amourier, collec. Fonds poésie, 2013. 16,00 €
Traduction de l'arabe par Bernard Noël en collaboration avec l'auteur
Prix Max Jacob étranger 2014

Texte choisi et présenté par Françoise Oriot

Élire un élément du corps féminin et en faire le sujet d'un poème s'appelait l'art du blason, au XVI^e siècle. Marie-Hélène Bahain nous en offre une version moderne dans cet extrait de *Elle, au loin*, un livre (son 3^e aux éditions L'Amourier) qui inscrit le thème de l'amour empêché dans notre modernité. Le désir amoureux – sa violence, sa désespérance – est un universel où Lor rejoint Iseut, Laylà, Juliette, et ceux qui devinrent fous pour elles. Folie magnifiquement rendue par Marie-Hélène Bahain :

Les jambes recouvertes du jean à l'ourlet dépenaillé dont les fils s'échappaient, se balançaient tout près de lui. Il était en train de détailler les lanières de cuir argenté qui emprisonnaient le pied quand elle s'est glissée juste au-dessus de lui et a refermé ses jambes avec la volonté de le maintenir dans leur pince. Doucement, il a séparé les pieds, il a détaché une agrafe, déroulé la lanière et la sandale est tombée. Puis l'autre. Les pieds désormais libres se proposaient à ses yeux, à ses mains et bientôt à ses lèvres. Avait-il déjà vu des pieds aussi effilés, délicatement cambrés, des pieds égyptiens parfaits ? aussi parfaits que ceux de la princesse Isis exposée au Grand Palais. Ceux-ci étaient de chair, il a admiré la nacre irisée et naturelle de leurs ongles, il a tâté la pulpe tendre de l'extrémité des orteils après avoir suivi du doigt chacun des os qui les relient à la cheville. La peau était soyeuse, fine et laiteuse. De l'opale dont la couleur varie avec la façon de la regarder. Il était fasciné et sous le charme. Ils semblaient si fragiles qu'il a promené ses doigts sur leur cambrure avec délicatesse, il a recouvert cette dernière de sa paume, le concave de sa main s'y adaptant parfaitement, ensuite il les a seulement effleurés comme si un contact pouvait en déchirer l'enveloppe. Il a découvert l'élégance des chevilles, leurs os fins et saillants qu'il a caressés et modelés avant de poser ses mains sous leur plante comme pour les soutenir ou en mesurer le poids et ses lèvres sont allées d'un pied à l'autre, doucement, s'abandonnant au temps nécessaire à la pose de baisers qu'il voulait à la fois réservés et tendres.

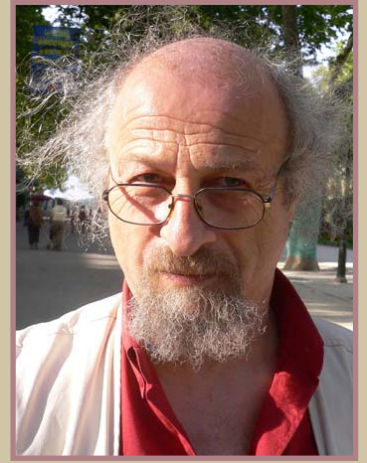
Bientôt elle s'est hissée sur le muret, s'y est dressée avant d'en sauter et il est resté un moment encore assis sur le sol, regardant ses mains vides, les respirant et s'étonnant d'y trouver un parfum sucré qui n'était pas celui de la mer.



Elle, au loin, éd. L'Amourier, collec. Thoth, 2013. 14,00 €

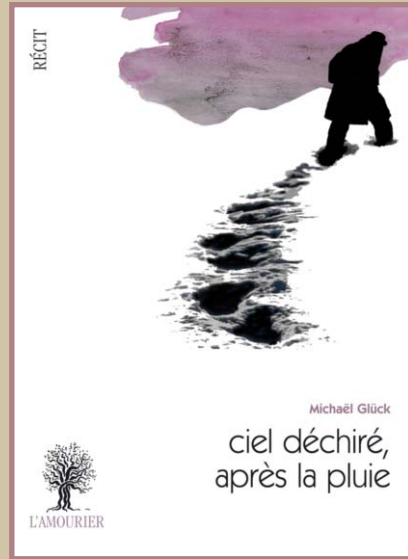
Ciel déchiré, après la pluie
Michaël Glück

Donner un extrait peut être trompeur : soit il excède l'intérêt d'un livre soit il l'amoinde. Cet extrait a au moins le mérite de donner, en un climat suspendu entre bruit et silence de la neige, des identités corporelles et mentales à une humanité. Or celle-ci, à travers ces multiples identités, traverse le livre. Elle le traverse, malgré ou à cause de, la teneur catastrophique de mondes déliquescents, en des récits harmoniques aux formes variées tenant le lecteur éveillé à ces vibrations ainsi qu'aux siennes, en écho.



Écoutez. La neige enfin. Écoutez. Non, écoutez, je vous en prie, inutile de vous lever, n'allez pas vérifier ce que je sais, j'ai connu bien d'autres neiges. Restez plutôt près de moi, si près. Contre moi. Faites comme moi. Votre haleine chaude. Faites à l'aveugle. Gardez vos yeux fermés. Battements de cils, battements de cœur, j'écoute. Je vous écoute. Je veux toucher du bout des doigts, je veux sentir, ici, le bleu des iris sous vos paupières. Non, s'il vous plaît. Si vous vous leviez, je vous les crèverais, moi, vos yeux, pas comme ils ont fait eux, les autres, mais avec mes ongles longs et sales. Je vous les crèverais. Écoutez. Mieux que ça. Vous ne l'entendez pas. La neige. Non. Vous ne connaissez pas. Il faut tendre l'oreille et penser vers la neige, cela vous ne le savez pas encore. Toute une patience. Peu à peu, prendre conscience du souffle devant vos lèvres. Votre haleine a changé, elle a maintenant une autre densité, mais vous n'en savez rien. Vous n'avez pas encore appris. Vous croyez que vous n'avez pas besoin d'apprendre, parce que vous disposez de vos yeux, de votre monde, de la lumière. Je n'ai plus besoin d'images. Dehors. L'imagination n'est pas dans les yeux. Vous n'avez pas appris à percevoir cette épaisseur de l'air que vous inhalez, exhalez, son humidité singulière, son volume presque cotonneux, si doux. Ne les ouvrez pas, vos yeux, vos beaux yeux. J'aimais les yeux bleus, du temps que j'avais les miens. J'aimais m'y plonger à n'en pas revenir. Quelle est la couleur de votre souffle. Ne dites rien.

La neige tombe et vous n'en savez rien. Vous n'avez pas entendu le silence se poser sur le toit, rien pressenti du



passage de la pluie à la neige, à peine perçu, je crois, la lente baisse de la température, ici, à l'intérieur du wagon. Votre vieille peau, peut-être, l'insensibilité qui vient avec l'âge. Belles rides, pattes d'oie au coin de vos yeux, j'en découvre les ravines sous la pulpe de mes doigts. Vous êtes bel homme, ma foi. Bel et vieil homme qui ne sait pourtant rien. Comme un enfant. Ne parlez pas, écoutez, ne parlez plus malgré le bien que me fait votre voix, malgré l'agacement que j'ai souvent de vous sentir taiseux, malgré le désir que j'ai que vous me contiez votre histoire. Ou que vous l'inventiez. Quelle différence y aurait-il ? C'est que j'ai grand besoin, moi, de vous parler, de vous dire, autant que d'entendre, des histoires. Mon ventre tendu vers le vôtre fatigué. Cela m'émeut autant que toute cette neige qui vient. Écoutez. Toute cette neige qui vient. Ma nudité malgré le froid, avec ce long hiver qui rampe maintenant. Vous fûtes si délicieusement lent à me dévêtir. Non, je ne vous parle pas d'amour, je ne vous dis que l'émotion, à peine le désir, sans violence, le désir. Pouvez-vous comprendre cela ? Ne répondez pas, je sais, ce n'est pas une vraie question, les questions viendront, plus tard. Aujourd'hui, je sais. Ce que vous ne savez pas, je le sais.

Vous n'êtes pas parti. C'est inutile maintenant. Trop de fatigue ou bien. Vous devez avoir vos raisons. Je vous avais pourtant invité à le faire, avant que, n'est-ce pas, mais vous n'êtes pas parti. L'hiver sera long. Qui sait si nous y survivrons. Serrez-moi dans vos bras, serrez-moi. Une femme. Je suis femme dans vos bras d'homme. Il y eut d'autres hommes, des étaux, des broyeur, mais pas vous. Je suis une

femme encore. Ne me laissez pas l'oublier. Ne me laissez pas redevenir fauve apeuré. Appelez-moi neige dans la chaleur de vos bras. Appelez-moi folle, folle neige dans vos bras d'homme. Baisez-moi, oui, embrassez-moi. Caresses, lentes caresses, mes seins, n'oubliez pas mes seins, posez vos mains calleuses sur mes seins, mon dos, tant de mains ont été portées contre moi, posez les vôtres, oui pour moi, vos mains et là. Profonde, je suis neige profonde. Venez. Et vos lèvres, votre bouche, votre langue, oui, là où j'eus autrefois, moi aussi, des yeux, et que l'hiver soit long. Oui. J'aime, ce bien que vous me faites, j'aime cette neige. Bleue, cette neige. Isatis. Vous irez voir, quand je vous le demanderai, vous irez et vous me direz, ce bleu-là de la neige, le ciel qui s'est dépouillé des nuits grises, vous me direz les couleurs du monde, vous aurez les yeux que j'ai perdus. Chut ! Ne dites rien. Pas encore. Plus tard peut-être. Ne vous endormez pas, pas encore, je vous en prie. Je vous en prie, ne laissez pas le froid qui vient, nous engourdir. Là. Oui. Je suis paysage. Oui. Sous vos mains, paysage. Je me creuse et je me soulève. Bel amant géographe.

Laissez-vous faire. Laissez-moi vous refaire. Un corps, votre corps, sous mes mains, sous mes lèvres. Laissez-moi modeler. Oubliez-vous, cessez de penser à votre âge. Avez-vous pensé au mien. Je ne suis plus une jeunesse. Je ne l'ai jamais été. Ils ne m'en ont pas laissé le temps. Dormez si vous voulez. Faites semblant, comme si. Un jeu. Enfance. Abandonnez, donnez. Abandonnez-vous à celle qui vient. Abandonnez-vous à moi, donnez-vous à la vive. Ne bougez plus. Je vous tiendrai chaud, vous n'attraperez pas la mort. Qu'elle vienne seulement rôder par ici et de mes mains, s'il le faut, je l'étranglerai.

Vous voyez. Auriez-vous pensé que nous pouvions vivre nus, dans la rigueur de l'hiver, nous nourrir de ce peu de vie qui suinte hors de nous. Saveur salée. J'aime. Ne parlez pas. Pas maintenant. Ne me remerciez pas, surtout pas. Vous n'êtes pas à ma merci. Je veux ignorer le bien que je vous offre, ne rester attentive qu'à celui que j'ai d'éprouver votre vieux corps. Sont-ce les mots ou mes mains qui vous

dressent à nouveau. Vieille soif plus douce que le désir d'un verre de vin. Vieille soif, vieille faim. Comme jamais. Donnez, donnez encore. Vieille ivresse. J'avais oublié. Abandonnez, dormez, donnez. Je vous ai déjà bien souvent regardé dormir... Allez maintenant, fermez vos yeux bleus, jouons, comme si j'allais longuement vous regarder dormir. Jouer, jouir sont un même mot.

Vous êtes le premier, le premier homme, ne riez pas, ne souriez pas, ce serait mépris. Vous n'en faites rien, je le sens. Les mots vous étonnent comme ils m'étonnent. Vous êtes le premier homme de la tendresse et de la subversion, le premier avec qui, faire l'amour est un acte, vieux vocabulaire oublié, mais celui-ci me vient, oui, un acte politique. Oui, politique. J'essaie de dire, de vous dire et de comprendre cette étrange violence sans soumission ni domination. Une force. Deux forces qui se cherchent sans s'affronter. La vôtre, la mienne. Encore. Vous êtes le premier. C'est tout nouveau pour moi, sans les outils de la guerre, les chaînes, les fouets. Vous et moi, la rencontre. Le renoncement à la torture. C'est nouveau. Vous vous êtes endormi dans les larmes. J'ai léché vos paupières, petits lacs salés à la naissance du nez, petits lacs jumeaux. Reliefs, visage, paysage et moi hermine lovée contre vous, pour vous, une main éperdue dans la brousaille. Vous êtes si doux dans le sommeil, aussi tendre que dans la veille, l'épaule lente à se creuser pour que j'y pose ma joue. Je vais m'assoupir, je crois bien. Beau sommeil.

Ciel déchiré, après la pluie, éd. L'Amourier, collec. Fonds prose, 2019. 23,00 €





La toute pleine de grâce Adeline Yzac

“La toute pleine de grâce”, c’est la langue, au cœur de ce récit d’Adeline Yzac qui raconte le parcours tumultueux de Felicidad Archambault.

On la découvre fillette dans un bidonville de Santiago du Chili aux mains de crapules qui la prostituent, puis jeune fille miraculeusement arrachée à l’horreur par des grands-parents que les bourreaux sanguinaires de Pinochet ont privé de leurs enfants.

Établie auprès d’eux en Dordogne, elle entreprend de se reconstruire par la lecture et l’écriture. Les pages qui suivent donnent à entendre et voir l’appétit et l’intense désir des mots qui l’animent désormais.

À ce jour, étudiant en premier lieu la langue française qui est à ce que je crois assurément la plus grande lièvre rebelle qui soit, je n’ai encore tout à fait atteint la syntaxe qui rend consistante et légère, je la cherche avidement comme jadis j’entraîs à plein corps dans les poubelles avec la peur de n’y rien trouver pour apaiser la diablesse de faim. Sans doute les grandes disette et malédiction que je connus à Cerro Navia ouvrirent-elles, dès lors que Grand-Père m’initia, non point un gros appétit mais une seule et féroce dévoration, une poussée, une dictée : repousser avec force l’indigence et les ténèbres, et me vêtir de belles parures et tenues. Je me jette chaque jour goulûment sur les mets variés de la langue ; je veux dire, proclamer, voir, comprendre, deviser, narrer, être. Tout me fait ventre, j’avale conjuguais, j’engloutis grammaires, j’ingurgite lexiques, je deviens marmite, bouillonnement, alambic, corps plongé dans le corps de la langue, assidue, assise souvent un ouvrage à la main, couchée ici ou là, en promenade à travers champs, éprise comme un curé d’autrefois lisant son bréviaire aux champs, grimpée sur l’escabeau de la bibliothèque, riant des livres, pleurant de même, perchée sur un rebord de fenêtre à faire la chatte savante, appuyée contre un rayonnement, nichée au coin du feu, affalée dans le corridor ; et éoustillée, toute à mon commerce de mots et de pensées, habillée enfin.

Me voici qui n’ai de cesse de faire œuvre de conversion à la langue et par elle à l’humanité ; le squelette revenu de loin je me plais à le vêtir de phrases, de concordances de temps, de subordonnées, de coordinations, d’images, d’anaphores, de péroraitions, d’harmonies, d’amplifications, d’exordes, d’intercalations, de transitions, je le nourris, rien ne m’est superfétatoire, tout ce qui me tombe du ciel des livres est béni, je me repais, je me palpe et me considère, ne me trouve encore assez grasse, encore assez replète ; et puis : le miel est bon, je le mange.

Les mots, je les désire non point comblants et consolateurs, la consolation n’est rien de plus qu’un pauvre petit carré de mouchoir toujours humide bon pour les couards, les engourdis et les rétifs ; je les souhaite vaillants ; je les aime quand ils se font suite et que celle-là hisse quelque révélation d’où montent des histoires comme autant d’apparitions qui chantent gloire ou misère du monde, font de l’effet, me portent aux nues pour me mieux laisser les pieds sur terre ; je me cultive, je suis mon propre jardin.

Intérieures, mes routes, mais impérieuses ! Il me fallait partir. Les temps étaient à l'opaque. Les brumasses traînaient bas. Me sont alors revenus les livres de **Daniel De Bruycker** que j'avais tant aimés : les **Poèmes de Hou Dang Ye** et ce **Ghazâls des Hu**, publiés dans la belle collection Ex cætera, l'un en 2000 avec des calligraphies de Lisa Bresner et l'autre, en 2004, avec des calligraphies de Parviz Khazraï.

Il a fallu un marchand de tapis inspiré, un certain Bur Eddîn Al-Çekery (1854-1908) pour découvrir ces ghazâls qu'il traduisit en persan et, bien sûr, Daniel De Bruycker qui retrouva ces poèmes de l'errance dans un manuscrit au fin fond d'une échoppe du bazar des libraires de la ville de Nayaskjapûr.

Parce que l'homme est un être que le désir jette toujours en avant de lui-même, parce qu'il est un voyageur en route vers lui-même, ce livre de Daniel De Bruycker en hommage aux nomades de toujours et de partout, y compris ceux, immobiles, dont la dimension du voyage est celle de l'intensité, est de ceux qu'il faut lire aujourd'hui. Pour respirer. Du cœur !

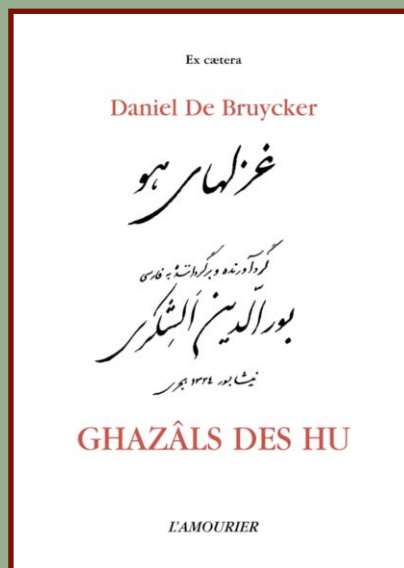
Ils ne vont qu'où les pousse le vent
et, sitôt là, flairent l'espace
en quête d'un nouveau souffle à suivre

voyagent
dans l'ordre du sable et de l'éboulement,
sans ordre, sans but, sans repères
– tombant sans cesse vers l'avant
même leurs morts, au cimetière
vont face contre terre.

*

Ils n'entrent qu'en des maisons sans portes
lorsqu'ils en sortent
c'est que l'étendue n'y est plus

bâtissent
dans l'ordre du sable et de l'écroulement
sans toit, sans piliers, sans parois
– un peu de feu entre trois pierres
puis s'en vont, laissant pour d'autres
les pierres et le peu.



*

Ils marchent comme d'autres respirent
on dit qu'ils ne s'arrêtent
que pour rendre le dernier soupir

pullulent
dans l'ordre du sable et de l'épuisement
sans projet, sans espoir, sans regret
– faisant l'amour dans la poussière
puis oubliant, confiants
que la poussière se souviendra.

*

Ils prient
dans l'ordre du sable et de l'écoulement
sans idoles, sans prêtres, sans temple
– une pincée de terre, émiettée dedans l'air
puis continuent, s'imaginant
que s'ils n'avaient fait la prière
l'air et le sol finiraient là ;

ils ont des dieux de cinq couleurs
– ou plutôt, voyant l'arc-en-ciel
ils savent que les dieux existent
et leur font signe d'approcher.

*

Rien ne les arrête !
Repoussez-les, chassez-les par-delà l'horizon,
exilez-les :
leur liberté ignore les distances
des témoins vous diront qu'ils les ont vus ici
galopant sur la steppe infinie
malgré l'interdit.

Rien ne les empêche !
Maudissez-les, vouez-les à la honte éternelle,
oubliez-les :
leur souvenir se joue des années
on vous informera qu'on les voit à l'instant
prenant en ville du bon temps
et narguant les édits.

Rien ne les retient !
Enfermez-les, chargez-les de verrous et de chaînes,
inhumez-les :
leur esprit traverse et les murs et la tombe
chacun vous jurera les avoir vus, vivants,
rire et chanter toute la nuit,
criant : Mort aux tyrans !

*

Ils sont partis, dit le guetteur
– dès avant l'aube, sans un bruit
ne laissant que l'herbe jaunie sous leurs tentes.

Oublions-les : ils sont ailleurs
jamais plus ne viendront par ici ;
ces gens-là sont poussière balayée par le vent !

Elle est partie, la belle fille
qu'hier je croisais sur la place,
ne laissant que l'écho d'une chanson troublante.

Mieux vaudrait pour moi que j'oublie,
je ne la verrai plus – mais je l'entends qui passe,
poussière d'or dans le vent lorsqu'il chante !

Ghazâls des Hu

éd. L'Amourier, collec. Ex cætera, 2004. 14,50 €
Calligraphies de Parviz Khazraï

AGENDA DES AMIS

Présence des éditions L'Amourier

SAINT-ÉTIENNE-LES-ORGUES - Artgo & Cie
Rencontre littéraires en Haute-Provence 2021
- **Hommage à Bernard Noël** avec les éditions L'Amourier
autour de la réédition du *Dictionnaire de la Commune*
- **Les poètes de la Commune** avec Yves Bical et Frank
Daquin, présentation et lectures
mercredi 21 juillet 2021 à 18h

MOUANS-SARTOUX - Festival du livre
Présence des éditions L'Amourier avec des auteurs
vendredi 1, samedi 2 & dimanche 3 octobre 2021

PARIS - Marché de la poésie (Place Saint-Sulpice)
du mercredi 20 au dimanche 24 octobre 2021

Lectures

SAVIGNY-SUR-ORGE - Poésie & Musique.Orge
Rencontre/Lecture avec les poètes
Patricia Cotttron-Daubigné, Alain Freixe, Nikos Lybéris,
Évelyne Morin, Anne Mortal
des musiciens et la compagnie Les Trois Clous
samedi 26 juin 2021 à 18h

NICE - BMVR
Rencontre / lecture avec **Jeanne Bastide**
autour de son livre *Un déjeuner de soleil*
vendredi 1^{er} octobre 2021 à 15h

NICE - BMVR
Lecture par les **Amis de L'Amourier**
"Albert Camus et ses amis"
samedi 20 novembre 2021 à 15h

Expositions

NICE - Musée de préhistoire de Terra Amata
Martin Miguel *Maintenant, l'origine*
Vernissage sur réservation
vendredi 18 juin 2021 entre 14h et 18h

- Librairie/galerie Matarasso
Martin Miguel Livres d'artiste réalisés avec
Françoise Oriot et Alain Freixe. Vernissage :
jeudi 24 juin 2021 entre 15h et 20h

Le Basilic

gazette de **L'Association des Amis de l'Amourier**
5, rue de Foresta - 06300 - Nice
publiée par **l'AAA** dont l'action est soutenue par
la Ville de Nice et la Commune de Coaraze.

Comité de rédaction

Alain Freixe, Marie Jo Freixe, Bernadette Griot,
Alain Guillard, Martin Miguel, Raphaël Monticelli,
Françoise Oriot, Michel Séonnet.

Maquette : Bernadette Griot

L'Amourier éditions, 1 montée du Portal
06390 – COARAZE Tél : 04 93 79 32 85
www.amourier.fr *l'amour des livres*

Voix du Basilic

COARAZE (06)

11 & 12 septembre 2021

soirée d'ouverture vendredi 10
spectacle chansons de la Commune

L'amour des livres sur **amourier.fr**